



**Genesis**

Manuscrits – Recherche – Invention

**38 | 2014**

**Traduire**

---

## *De Finnegans Wake à Finnicius Revém*

Approche génétique des cahiers de travail d'un traducteur

**Marie-Hélène Paret-Passos**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1288>

DOI : 10.4000/genesis.1288

ISSN : 2268-1590

### **Éditeur :**

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

### **Édition imprimée**

Date de publication : 15 avril 2014

Pagination : 69-84

ISBN : 9782840509370

ISSN : 1167-5101

### **Référence électronique**

Marie-Hélène Paret-Passos, « *De Finnegans Wake à Finnicius Revém* », *Genesis* [En ligne], 38 | 2014, mis en ligne le 29 juin 2016, consulté le 12 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1288> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.1288>

---

Tous droits réservés

## De *Finnegans Wake* à *Finnicius Revém* Approche génétique des cahiers de travail d'un traducteur

Marie-Hélène Paret-Passos

*Les cahiers de travail ici analysés sont ceux de Donaldo Schüler, professeur, écrivain et traducteur brésilien. À ce jour, il est le seul à avoir traduit en portugais et dans son intégralité le roman *Finnegans Wake*, de James Joyce.*

**A**ntoine Berman a défini, dans *Pour une critique des traductions : John Donne*<sup>1</sup>, les concepts fondamentaux qui doivent soutenir toute traduction. Il s'agit de la position traductive et du projet de traduction, pris ensemble dans l'horizon du traducteur. Concepts ne visant pas à formater un axe théorique, ni une fiche signalétique du traducteur, mais à mieux connaître, et donc mieux comprendre, le sujet traducteur au travail. Dès lors, il paraît possible, à partir de ces trois catégories liées au travail du traducteur, de s'interroger sur sa pratique, sur son expérience, sur sa réflexion. Par ailleurs, dans son article « La traduction et ses discours<sup>2</sup> », Antoine Berman proposait le terme *traductologie* : « réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature d'expérience », pour caractériser un discours se devant de prendre en compte l'activité du sujet traduisant. Essayant de penser ensemble ces concepts fondamentaux et ce caractère d'expérience et de réflexion, il me semble qu'une question peut surgir : où serait-il possible de trouver l'illustration de cette réflexion accueillant l'expérience, implicitement porteuse et/ou portée, par et dans l'horizon du traducteur ? Les documents de travail du traducteur m'apparaissent comme un lieu idoine car ils gardent les traces de son processus traductif, c'est-à-dire de l'écriture des diverses étapes d'une expérience de travail, d'une expérience mise en œuvre dans le cadre d'un projet spécifique et dès lors unique. Ces documents de travail sont situés dans les coulisses, dans le laboratoire du traducteur qui, au-delà de l'espace physique circonscrit, est un espace ouvert, et occulte. Tel est l'espace génétique.

### Un espace de réflexion : les cahiers de travail

C'est un total de onze cahiers que m'a confié Donaldo Schüler<sup>3</sup>, en me disant que quelques-uns avaient été égarés au fil du temps. De grand format et à spirales, tous sont numérotés, sauf un qui ne comprend que des listes de vocabulaire et de phrases.

Trois cahiers renferment des commentaires et notes de lecture. Dans les sept autres, le premier jet de la traduction<sup>4</sup> est écrit sur la page de gauche et sur la page de droite figurent les notes linguistiques (fig. 1).

1. *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1995.

2. *Meta. Journal des traducteurs*, vol. 34, n° 4, 1989, p. 672-679.

3. « Écrivain-qui-traduit », comme lui-même se définit, Donaldo Schüler a enseigné pendant plus de trente ans la littérature grecque et la théorie littéraire, a publié une trentaine de livres, essais, poésies, fictions et traductions, notamment de Sophocle, Homère, Platon et Joyce. C'est en 1980 qu'il commence sa lecture de Joyce « avec toutes les difficultés » et, lorsqu'on lui demande d'organiser un séminaire sur l'auteur irlandais, il commence, dans un premier temps, à traduire des extraits de texte pour les utiliser dans ses cours. Face au succès du premier séminaire, nombre d'autres sont organisés, avec différents groupes de participants et, de ce fait, la traduction intégrale de *Finnegans Wake* s'impose pratiquement d'elle-même. Elle sera publiée en cinq volumes entre 1999 et 2003. Grâce à cette œuvre, Donaldo Schüler gagnera plusieurs prix de traduction, dont la plus haute distinction, attribuée par l'Académie brésilienne des lettres, le prix Jabuti, en 2004.

4. La traduction a été faite à partir de la première édition de *Finnegans Wake* (1939, édité par Faber & Faber).

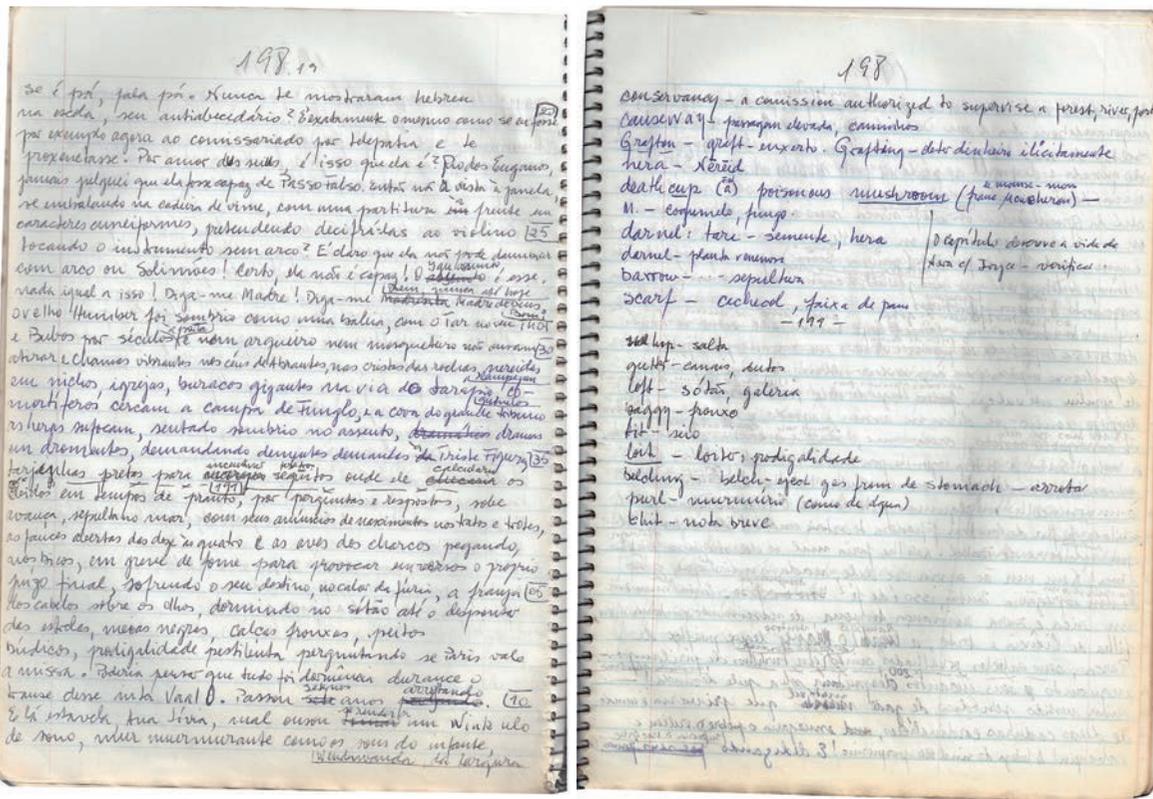


Fig. 1 : Page de gauche, f. 198, premier jet de traduction ;  
Page de droite, f. 198, notes lexicales (Cahier 8/9)

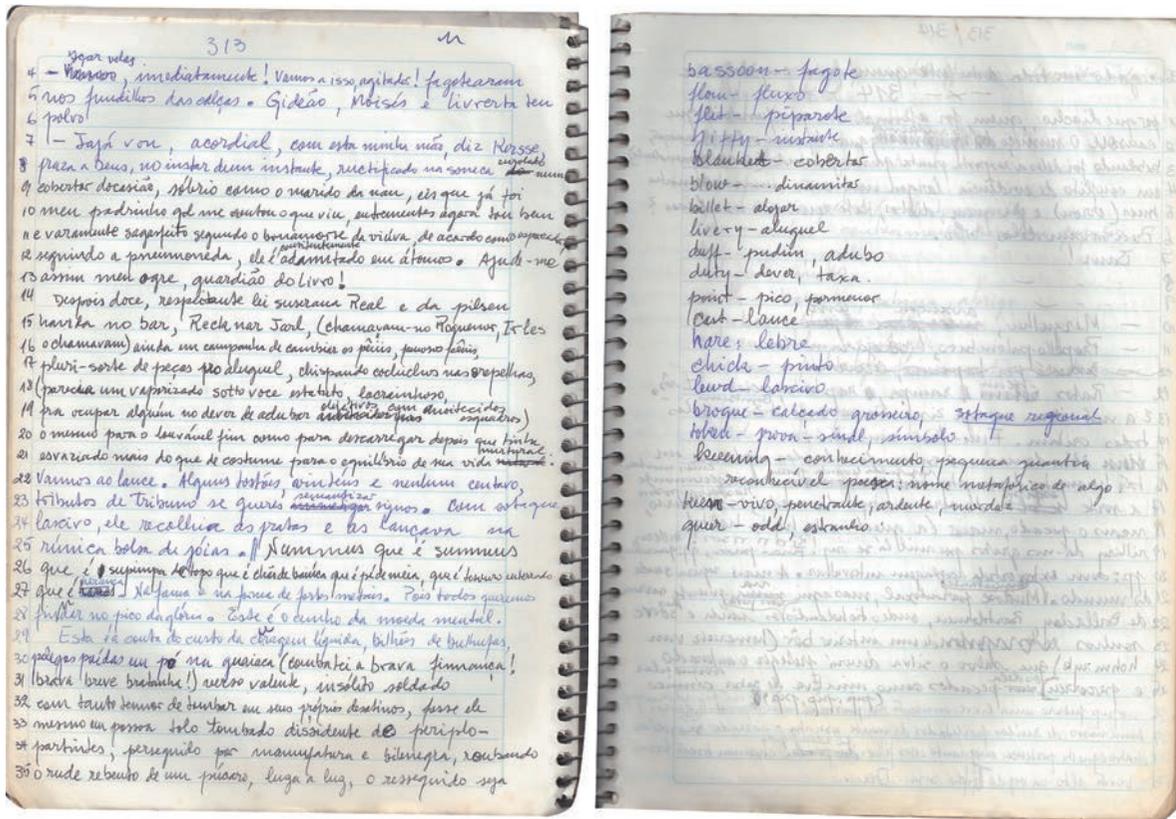


Fig. 1 bis : Page de gauche (Cahier 11, f. 313), premier jet de traduction. Comparant cette page de gauche avec celle du cahier 8/9, on remarque que chaque ligne porte maintenant un numéro. Il s'agit de la numérotation anglaise que le traducteur décide d'utiliser afin de « contrôler les lignes et de ne pas se perdre ». La numérotation des lignes recommence à chaque nouvelle page à partir du numéro 1. Lorsqu'il prend la décision de traduire le roman dans son intégralité, Schüler se fixe la tâche de traduire une page par jour et adopte ce système de numérotation des lignes. Il ne numérote dès lors plus la page réservée aux notes lexicales. Il est difficile d'avancer une hypothèse sur le fonctionnement de ces divers type de numérotation par la seule analyse de ces cahiers, d'autant plus qu'une partie est manquante

Page de droite, notes lexicales.

© coll. particulière

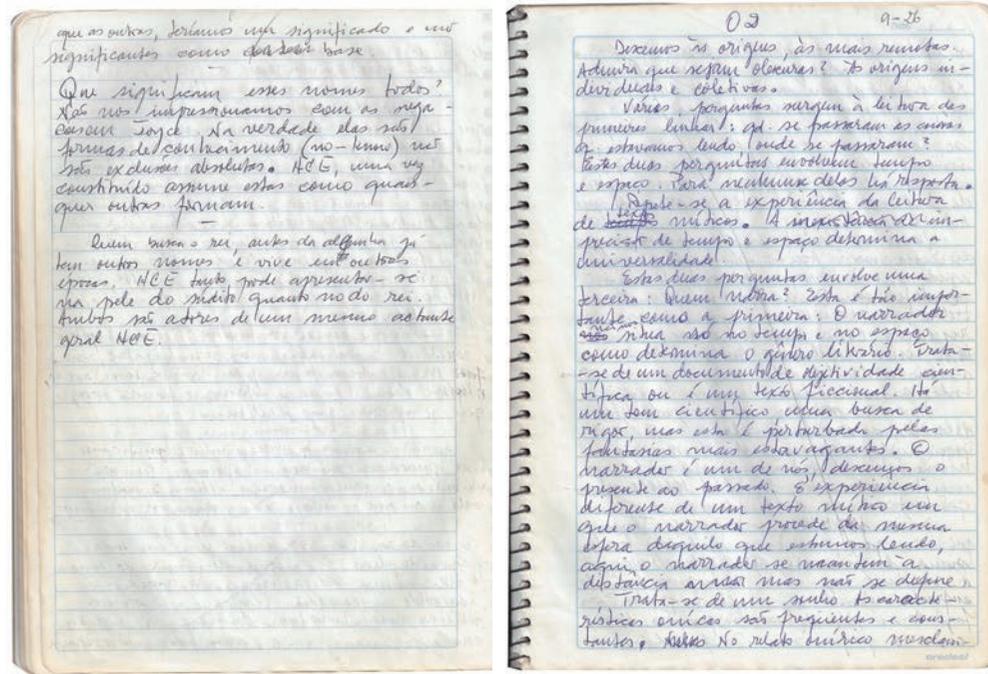


Fig. 2 : La page de droite est barrée d'un long trait au crayon, signe qu'elle a été utilisée pour la rédaction des « Notes de lecture » qui figurent à la fin de chaque volume. Il est possible de percevoir, dans l'ensemble des cahiers, que ces notes de lecture étant systématiques, nombreuses et, pour certaines, assez longuement développées, qu'elles constituent un écrit parallèle à la traduction (Cahier 6).

© coll. particulière

Ces cahiers de commentaires et annotations réflexives ressemblent à une discussion à bâtons rompus entre le texte lu et son lecteur (le traducteur). Ce flux scriptural peut se comparer à un flux de conscience nourri par le bouillonnement d'une pensée à l'œuvre et qui nécessite une extériorisation écrite, substrat d'abord expérimental, qui par la suite soutendra le premier jet traductif. Une sorte de monologue dans lequel écrire veut dire ne pas perdre la trace de cette signification en train de se matérialiser dans la réflexion et le questionnement, par exemple : « Que signifient tous ces noms ? Ne soyons pas impressionnés par les négations chez Joyce. En vérité elles sont des formes de connaissance (*no-know*), elles ne sont pas des exclusions absolues ». Ou encore : « Plusieurs questions surgissent à la lecture des premières lignes : quand se sont passées les choses que nous avons lues, où se sont-elles passées ? Ces deux questions concernant temps et espace [...] ces deux questions en touchent une troisième : qui raconte ? » (fig. 2, page de gauche)

Il apparaît que Donaldo Schüler cherche à extérioriser ce qu'il lit et ressent plutôt qu'à l'expliquer. De ce fait, dans les cahiers de brouillon du premier jet, postérieurs à ceux qui contiennent les commentaires, le langage, dans une première textualisation traduisante, veut maintenant évoquer. Évoquer, c'est-à-dire provoquer un effet chez le lecteur. C'est par la recréation que se construira l'effet évocateur du texte source. Ou par la *transcréation*<sup>5</sup>, concept

de Haroldo de Campos<sup>6</sup>, l'un des maîtres à penser, sinon, le maître à penser de Donaldo Schüler. À partir de ces annotations, il est donc possible de dire que la position traductive de Donaldo Schüler est située dans le sillage du poète-traducteur Haroldo de Campos. À la troisième page d'un cahier de commentaires, Donaldo Schüler écrit : « les mots ne sont pas importants en vertu d'un sens qu'ils récupèrent mais par ce qu'ils produisent ». Cette réflexion, aux accents valéryens, illustre sa position traductive, laissant présager que son texte visera la perpétuation d'un effet de lecture au détriment d'un éclairage sémantique.

## La position traductive

Telle que la définit Antoine Berman, la position traductive naît de la relation que le traducteur entretient avec le

5. Selon Haroldo de Campos, traduire est un acte de *transcréation* dont l'objectif est la reconfiguration, en langue d'arrivée, de la forme signifiante du texte en langue source et non la reconstitution d'un message. Elle est fondée sur la reconfiguration des éléments *phonosémantiques* du texte dans lesquels le sens est incorporé aux aspects sonores et visuels du mot.

6. Poète, traducteur, essayiste brésilien (1929-2003), l'un des fondateurs de la Poésie concrète, mouvement d'avant-garde qui s'impose dans le paysage littéraire brésilien au début des années cinquante.

traduire. Élaboration singulière par nature, elle ne laisse toutefois pas d'être contaminée par « le discours ambiant sur le traduire ». C'est à partir de sa conception du traduire que le sujet traduisant réalise sa tâche, et la caractérise. Si, comme le dit Antoine Berman, ces positions peuvent être « *reconstituées* à partir des traductions elles-mêmes<sup>7</sup> » et à partir des paratextes qui les accompagnent, c'est-à-dire dans un temps postérieur au processus traductif, dans l'après-coup, ces *écrits-de-dédouanement*, ressemblant le plus souvent à un *mea culpa* et au mieux à une justification, intègrent toujours déjà l'espace de la réflexion critique, analytique, explicative et non l'espace de la genèse qui abrite le mouvement de l'écriture traduisante et réflexive. Paratextes et traductions sont donc ce *par* quoi est communiquée la position traductive. En reprenant la distinction (*dans et par*) développée par Benjamin dans sa théorie sur le langage, j'envisage les documents de genèse d'un processus traductif comme le médium, le *dans* où se donne à voir la position traductive. Ou encore, le *dans* où est la position traductive et que les documents génétiques portent. Passivement, dans un premier temps, car de façon non visible sans la démarche du généticien qui les construit en objet de recherche. Un objet qui met au jour les traces matérielles de l'absence du traducteur attestée par les marques d'une pensée en train de se formuler, de se former à tout moment du processus de traduction.

Ces cahiers de travail montrent donc un processus traductif déjà mis en œuvre, même si l'écriture n'est pas encore entièrement écriture traduisante. Dans cette écriture, rien ne communique, tout signifie. S'y inscrit la réflexion immédiate qui naît de la lecture. Nous sommes bien dans le *dans* benjaminien.

Le processus de traduction de ce texte de Joyce, dans lequel la langue est vivante, bouge, ne se laisse pas fixer ni appréhender dans les habits lexicaux nécessaires à la compréhension, convoque le traducteur à un acte de lecture inédit ne reposant plus sur la « reconnaissance invariante de la suite de lettres<sup>8</sup> ». Cette lecture donne lieu aux commentaires contenus dans les cahiers qui, en quelque sorte, viennent se substituer au sens absent du texte joycien qui n'est évidemment pas absence de sens. J'utilise ici le mot sens dans tous ses registres autres que sémantique, il s'agit de « reprendre ses esprits » après une commotion vive.

Ces comblements de sens absent sont attestés dans les incessantes révisions et modifications du texte traduit, qui

reste lui aussi un acte *in progress*. Et, si le *work in progress* de Joyce atteste l'*écrire comme faire*, l'acte de traduire de Donaldo Schüler le perpétue ; écrire étant traduire et traduire étant écrire, donc faire. Ce faire du traduire est donné à voir dans les documents de travail du traducteur et plus particulièrement dans ce que j'appelle le *troisième texte*, sorte de *prototexte* qui se tient dans la phase de textualisation, dont les diverses versions préfigurent le texte publié et qui pourrait occuper la place vacante montrée par Paul Ricœur :

Parce qu'il n'existe pas de critère absolu de la bonne traduction ; pour qu'un tel critère soit disponible, il faudrait qu'on puisse comparer le texte de départ et le texte d'arrivée à un troisième texte qui serait porteur du sens identique supposé circuler du premier au second. [...] Mais il n'y a pas de texte tiers entre le texte source et le texte d'arrivée<sup>9</sup>.

Cet espace vide de texte pourrait être comblé par le troisième texte, ce *texte 100 textes* qui n'existe pas car il existe en trop. L'excès avant-textuel, représenté par ce troisième texte, sera postérieurement légitimé par le travail du généticien qui le constituera en objet scientifique afin de l'explorer. C'est-à-dire, afin d'analyser les traces du sujet traduisant dans son acte et mouvement d'écriture, essayant d'en mettre au jour le processus.

Ici, je n'aborde pas le troisième texte, c'est-à-dire la phase rédactionnelle des diverses versions, mais les cahiers de travail préparatoire. Toutefois, et pour l'inscrire dans la troisième dimension de la littérature déterminée par Louis Hay<sup>10</sup>, je définis le manuscrit du traducteur comme la troisième marge du texte traduit, une marge qui héberge l'essence du texte source et du texte d'arrivée, dans l'essence d'un texte en devenir balisé par les traces créatrices du traducteur-écrivain qui écrit-traduit. Plus qu'une marge de déplacement d'un texte à l'autre, elle est marge de l'hospitalité langagière chère à Ricœur. En ce sens, la langue créée par Donaldo Schüler, tout comme celle créée par Joyce, n'est pas une langue entre, un entre-lieu langagier. Elle est langue autre, langue en plus ou, à la manière derridienne, elle est *plus d'une langue*.

7. Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, *op. cit.*, p. 75 (c'est l'auteur qui souligne).

8. Stanislas Dehaene, *Les Neurones de la lecture*, Paris, Odile Jacob, 2007, p. 46.

9. Paul Ricœur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 39.

10. Dans *La Littérature des écrivains*, Paris, Corti, 2002.

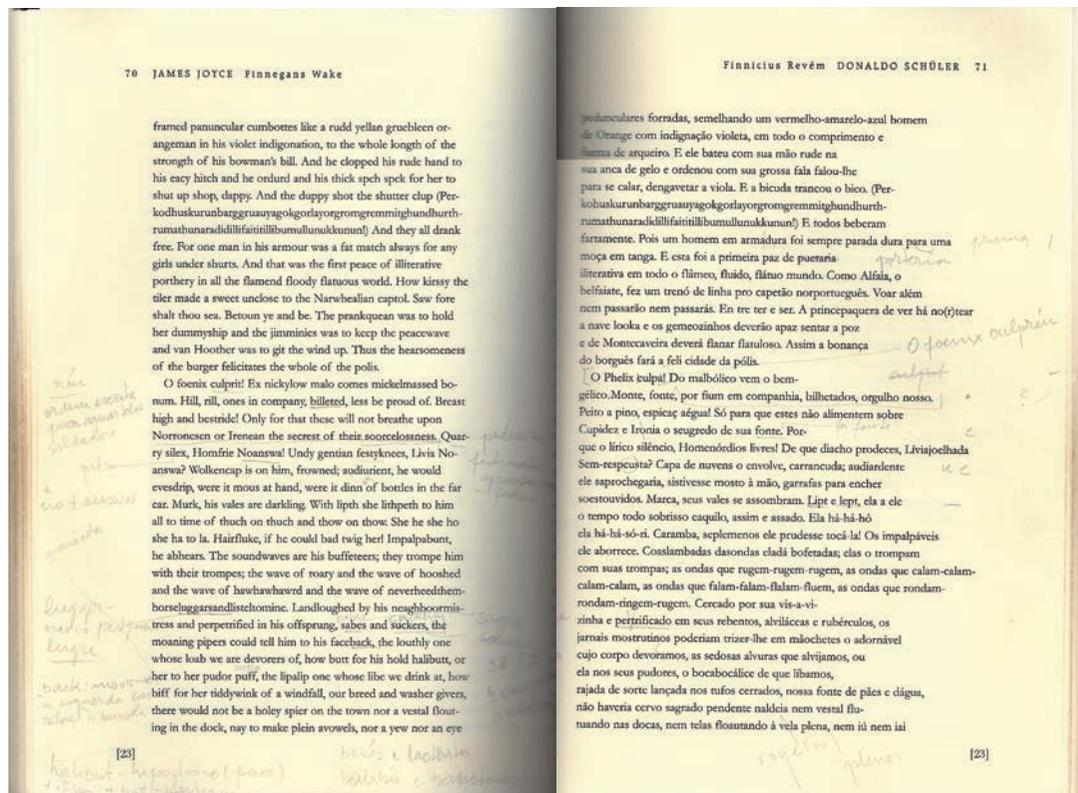


Fig. 3 : Page de gauche, texte en anglais (p. 70) ; Page de droite, texte en portugais (p. 71)

Cet exemplaire, de la première édition, est celui de l'auteur. Les marques au crayon sur les deux pages attestent de la reprise du travail de lecture et de traduction. En effet, des mots sont soulignés sur le texte en anglais et, dans les marges, apparaissent des définitions, ou des explications et, sur la page du texte en portugais, sont également soulignés les mots à modifier, qui sont accompagnés d'une nouvelle possibilité de traduction dans la marge de droite.

© coll. particulière

## Le projet du traducteur Donaldo Schüler

Le traducteur Donaldo Schüler, qui se définit comme un « écrivain-qui-traduit », a d'abord fait le choix d'une publication bilingue du texte (fig. 3) car, selon lui<sup>11</sup>, « le lecteur, même s'il possède une connaissance rudimentaire de l'anglais, pourra comparer les deux textes. Ce mouvement entre les deux textes peut aussi l'amener à dévier de la version traduite ». Ce choix révèle donc une intention dont la finalité est de permettre au lecteur qui le souhaite de déplacer son regard d'un texte à l'autre. Est ainsi créé un espace de réflexion dans le mouvement de *translation* entre les deux textes. C'est aussi dans ce déplacement que se construit, se *transcree* le texte à venir qui n'occupera pas un espace entre deux espaces, mais un espace autre, un troisième espace. Une première lecture panoramique des onze cahiers de travail permet d'ébaucher les grandes lignes de ce projet de traduction qui va sous-tendre tout le processus traductif. Avant d'en montrer quelques points, revenons sur la définition d'Antoine Berman : « Toute traduction conséquente est portée par un projet, ou visée articulée<sup>12</sup>. » Ainsi, c'est une attitude intentionnelle

du traducteur, alimentée par sa position traductive et ajustée à la spécificité du texte à traduire, qui va orchestrer son processus traductif, sa manière de faire. Ce projet, dont le but n'est pas d'être explicité ou théorisé, dépasse le seul faire traductif pour se déplacer dans un espace littéraire et culturel. Toutefois, comme le dit Antoine Berman, ce projet n'est accessible qu'à partir de la traduction, qui est la réalisation de ce projet. C'est-à-dire dans la publication. Cependant, savoir quel était le projet initial et comment il a été mené sera impossible à décrire à partir du texte publié. Et, encore une fois, tout ce que le traducteur pourra en dire sera de l'après-coup, de la remémoration, voire de l'invention. Que la traduction « aille où la mène le projet et jusqu'ou la mène le projet », est attesté

11. J'ai eu plusieurs entretiens avec Donaldo Schüler autour de sa traduction de *Finnegans Wake* et toutes ses citations (que je traduis) sont extraites de ces entretiens. Elles ne se substituent pas à l'analyse génétique, ni ne la sous-tendent. Elles viennent compléter des points qui sans doute ne pourraient être éclairés sans le recours au créateur, mais sont toutefois à manipuler avec circonspection.

12. Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne, op. cit.*, p. 76.

dans le texte traduit. Mais quant à « nous dire la vérité de ce projet en nous en révélant *comment* il a été réalisé<sup>13</sup> », le texte traduit, dans sa fixité provisoire, ne peut le faire. Seuls les documents génétiques sont porteurs de ce *comment* le texte fait ce qu'il fait. Néanmoins, il me semble percevoir dans l'idée d'Antoine Berman, l'intuition génétique. Mais une intuition qui ne franchit pas le seuil de cet espace. Et pourtant, Antoine Berman exhorte le critique « à entrer dans ce cercle et à le parcourir ». Quel est ce *cercle* sinon le texte et son avant-texte, ces brouillons, versions, états et variantes, cités entre guillemets par un Antoine Berman intuitif mais circonspect ? Par ailleurs, il est possible de déceler la velléité génétique autour « des phrases qui, brusquement, attestent au plus près le mouvement et la lutte de la pensée [...] ce dont témoignent, sur toute l'étendue de la littérature, les "brouillons", "versions", "états" et "variantes"<sup>14</sup> ». Ainsi, dès cette phase de critique de l'original, recourir au manuscrit de l'auteur se révélerait productif car il mettrait en évidence la zone de tension ressentie. Antoine Berman semble ici confirmer ce que nombre de généticiens ont affirmé : le texte publié est la métonymie du manuscrit. Cependant, les mots relevant du jargon génétique, sont cités entre guillemets comme s'il s'agissait de mots inopportuns qu'il convient de manier avec discernement étant donné qu'ils représentent les restes, le non-retenu, la marge. Nonobstant, suivant son intuition génétique, Antoine Berman poursuit : « L'œuvre finale est achevée, définitive, mais elle garde toujours quelque chose de cette phase de gestation, de tâtonnement, à partir de laquelle elle a bifurqué vers sa figure finale<sup>15</sup> ». Il dit en d'autres mots cette métonymie du manuscrit. Et plus loin, encore l'espace génétique qui se dessine :

Que l'acte de traduire repose effectivement sur une telle pénétration de l'individualité et sur une « mimique génétique », c'est ce qu'atteste l'expérience de tout traducteur littéraire : le rapport du traducteur au texte qu'il traduit (à son auteur et à sa langue) est tel qu'il pénètre cette zone de l'œuvre où elle est, bien qu'achevée, encore en genèse. Le traducteur pénètre pour ainsi dire dans l'intimité de l'auteur avec sa langue, là où sa langue privée cherche à investir et métamorphoser la langue commune, publique. Et c'est à partir de la pénétration de ce rapport que le traducteur peut espérer « mimer » dans sa langue l'œuvre étrangère<sup>16</sup>.

Comment réaliser avec succès cette mimique génétique, comment pénétrer cette zone de genèse sans passer par

les manuscrits, les brouillons, les variantes, les versions ? Antoine Berman, toujours en avance sur son époque traductive, dans son livre *Pour une critique des traductions : John Donne*, ouvre la voie en ébauchant une interdisciplinarité entre les deux champs de recherche.

C'est donc bien en se penchant sur les documents de genèse disponibles qu'il est possible de tracer les grandes lignes qui sous-tendent un processus traductif. Les commentaires et notes réflexives inscrites dans des cahiers, et dont certaines portent sur la traduction et sur l'écriture, placent, de façon globale, le projet de Donaldo Schüler dans l'univers du débat, dans le discours toujours ouvert autour de l'acte traductif, même si son intention avouée n'est pas de produire un texte autour de la traduction mais de traduire *Finnegans Wake*. Dans l'espace génétique, il inscrit sa position traductive, malgré lui, pourrait-on dire, et pour le bonheur du généticien qui, sans ces traces, n'aurait aucun moyen d'en avoir ne serait-ce qu'une vague idée. Ainsi, ce discours, bien attesté, peut être replacé dans le contexte traductologique du discours ambiant compte tenu du fait que c'est dans cet espace avant-textuel des cahiers que sont recueillies les réflexions relatant l'expérience traductive du texte joycien, une expérience qui, « se retournant sur elle-même pour se saisir, devient réflexion<sup>17</sup> ». Par ailleurs, il me semble possible de dire que le projet et la position traductive ne sont pas circonscrits une fois pour toutes car ils ne résultent pas d'une décision inaltérable prise à un moment donné, ne font pas partie d'un plan de travail. Ils sont au contraire disséminés au fil de l'écriture dans tous les cahiers et leurs traces apparaissent à divers stades du processus : soit dans une étape antérieure à la textualisation, lorsque le matériel génétique n'est pas encore de l'ordre de la version – les cahiers (fig. 1) ; soit dans les tapuscrits reliés<sup>18</sup>, utilisés dans les séminaires et qui deviennent des documents

13. *Ibid.*, p. 77.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*

16. A. Berman. *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1995, p. 171.

17. A. Berman, « La traduction et ses discours », *Meta. Journal des traducteurs*, art. cité.

18. Les tapuscrits de la traduction que m'a remis Donaldo Schüler n'entrent pas dans cette première analyse. Toutefois, il me semble important de les citer ici car ils portent les traces d'une écriture qui cherche encore et toujours la compréhension, y compris une compréhension et une réflexion collectives, car ces extraits de textes traduits (tapuscrits) sont discutés dans les séminaires de Donaldo Schüler autour de l'œuvre de Joyce.



Il n'y a de réponse pour aucune d'elles ». Ici, le mot compréhension doit être expliqué. Il ne s'agit pas de comprendre linguistiquement, ce n'est pas le *logos* qui est en jeu, nous le constatons dans les questions soulevées par Donaldo Schüler et qui ont trait, dans cet exemple, au temps et à l'espace. Ce qui l'inquiète n'est donc pas la barrière des mots, il résout cet aspect en dressant des listes dans lesquelles il puisera plus tard, là est la partie aisée de l'expérience ; elle n'a pas besoin d'étayage. La recherche est ailleurs, presque métaphysique. Une quête d'un « saisir ensemble », d'un retour à cette unité fragmentée ou perdue, qu'il énonce plus loin. Il semble que le traducteur cherche en lui-même un « à partir de quoi » traduire, et qui serait cette unité, comme un socle lui permettant de prendre son envol. D'une certaine façon, ce déferlement de commentaires des cahiers s'approche de la parole analytique qui fouille *lalangue* de Joyce et l'écrit dans celle de Donaldo Schüler. Sont ainsi produits divers types de commentaires et de réflexions. Certains suivent le texte mot à mot, d'autres le paraphrasent ou le racontent à la manière Schüler. D'autres encore se distancient dans un métalangage produisant de véritables gloses dont certaines seront publiées, à la fin de chacun des cinq volumes, sous le titre : Notes de lecture.

Ce processus d'appropriation et d'exposition réflexives ne s'arrête pas à ces trois seuls cahiers. Si, dans tous les autres, les pages de gauche sont destinées à un premier jet de traduction, les pages de droite, réservées aux notes concernant le lexique, comportent aussi une écriture réflexive qui met au jour des commentaires dans lesquels il est possible d'appréhender la position traductive de Donaldo Schüler. Ces commentaires partagent le même espace que les notes relatives au lexique, celui de la page droite du cahier, ce qui suggère qu'ils surgissent dans le même mouvement du processus traductif, dans la même temporalité, d'où le caractère indissociable des actes de lecture-traduction-écriture. Ces commentaires sont un dédoublement du premier jet traductif et consistent non seulement à récrire la lecture (traduire) mais aussi à écrire une méta-réflexion à la fois sur le texte lu et sur l'écrire-traduire. Par ailleurs, et comme je l'ai ébauché plus haut, ils cherchent à combler les trous de sens absent du texte joycien. Donaldo Schüler écrit : « L'unité se fragmente dans l'acte d'écrire. L'unité n'est possible que dans le silence [...] le temps réalise la même infraction que l'écriture, elle fragmente [...]. » Mais c'est dans le cahier n° 8/9 (fig. 5), que

s'inscrit en toutes lettres la position traductive : « Avant de demander si FW [*sic*] est traduisible, il faut se demander si le roman est lisible, ce qui, dès le début, fut contesté par des lecteurs qualifiés. À l'instant où nous commençons la lecture, peu importe le niveau de compréhension, nous commençons à traduire. [...] toute lecture est traduction [...] la traduction ne finit pas elle devient *riverun* [*sic*]<sup>19</sup>. À mesure que nous avançons dans la lecture nous percevons que l'unité précède la pluralité [...]. » D'autre part, cette réflexion permet également d'appréhender l'horizon traductif de Donaldo Schüler – comment il perçoit et reçoit le texte – qui dès lors affirme que la difficulté de compréhension spontanée n'est pas un obstacle à sa tâche.

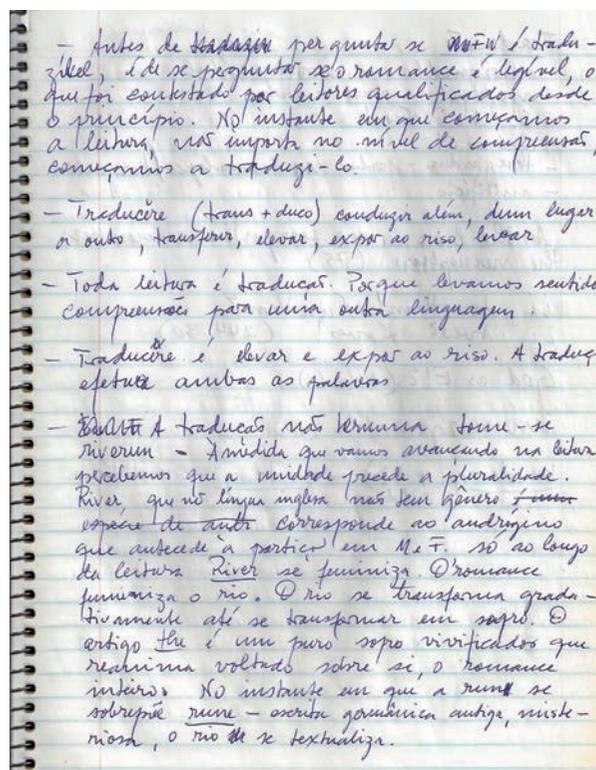


Fig. 5. : Sur cette page, la position traductive est clairement identifiable et sa formulation passe par une réflexion sur la lisibilité du roman, sa compréhension et sa traduction (Cahier 8/9).

19. Dans son commentaire, Donaldo Schüler reprend le mot de Joyce, mais écrit *riverun*. Le premier mot du roman étant *riverrun*, il est probable que dans l'élan de l'écriture un « r » ait été omis.

Là sont donc exprimées la « conception » et la « perception » (selon les mots de Berman) de Schüler qui écrit dans le premier paragraphe :

– Avant de traduire demander si FW est traduisible, il faut se demander si le roman est lisible, ce qui, dès le début, fut contesté par des lecteurs qualifiés. À l’instant où nous commençons la lecture, peu importe le niveau de compréhension, nous commençons à traduire [*ma traduction*].

L’on remarque qu’avant le mot « demander », est lisible, sous la rature, le mot « *traduzir* » (traduire), c’est-à-dire que l’interrogation première était sans doute : « avant de traduire il faut se demander si c’est lisible ». Écrire d’entrée de jeu « traduire » revenait à répondre par l’affirmative à la question qui suit et à légitimer la traduction quel que soit le facteur compréhension. Ce repentir me semble mettre en lumière la conception profonde qu’a Schüler de l’acte traductif, qui ne doit en aucune façon être subordonné à la « bonne » compréhension, c’est-à-dire à la fixité d’un unique sens autorisé. De ce fait, dans la troisième note, un couple est formé : lecture/traduction, qui n’exclut pas le facteur compréhension mais le subvertit pour l’inscrire dans le registre de la mouvance :

– Toute lecture est traduction. Parce que nous emmenons sens compréhensions vers un autre langage.

Les deuxième et quatrième notes viennent chercher dans l’étymologie du mot traduction cette idée du mouvement et de la translation :

- Traducere (trans+duco) conduire au-delà, d’un lieu à l’autre, transférer, élever, exposer au rire, emmener.
- Traducere est élever et exposer au rire. La traduction effectue les deux mots.

Dans le dernier paragraphe est déployée la conception et la perception de Schüler autour de lire-traduire-écrire :

– ~~Dans F~~ La traduction ne finit pas elle devient riverun. À mesure que nous avançons dans la lecture nous percevons que l’unité précède la pluralité. River, qui dans la langue anglaise n’a pas de genre est une espèce d’andro correspond à l’androgynie qui précède la partition en M et F. Seulement au long de la lecture River se féminise. Le roman féminise le fleuve. Le fleuve se transforme graduellement jusqu’à se transformer en souffle. L’article the est un pur souffle vivifié qui réanime,

revenant sur lui-même, le roman entier. À l’instant où, à rune se superpose rune – écriture germanique ancienne, mystérieuse, le fleuve se textualise, le fleuve devient texte.

À ce stade de l’analyse, j’avancerai que si le texte de Joyce peut sembler illisible c’est peut-être parce que notre cerveau ne s’est pas encore adapté à l’intention créatrice d’une écriture qui ne voudrait plus transmettre des mots dans le seul but d’en reconstituer le sens. Ce que semble ébaucher le commentaire de Donaldo Schüler, qui décentre le facteur compréhension. Il ne s’agirait plus d’hésiter entre son et sens, et seul le décodage du son permettrait enfin de jouir de la pure poésie, du « vrai » poème. Un son silencieux, si je reprends sa note, qui se situe dans l’unité du verbe. Il est à souligner que cette nouvelle façon de lire s’apparente étrangement à la définition de la *transcréation*<sup>20</sup>. Mais, il pourrait difficilement en être autrement car Donaldo Schüler, en disciple de Haroldo de Campos, ne peut parler qu’à partir de sa position et de son horizon traductifs imprégnés du processus *transcréatif*.

Revenant au processus de lecture, il est continu et, chaque lecture étant autre, il engendre de nouveaux commentaires qui agissent sur le processus créatif, modifiant l’écriture traduisante qui, à son tour, sera relue et modifiée. À l’infini ? Non, car l’éditeur vient y mettre un terme, et si Joyce a dédié seize années à cette création, Donaldo Schüler a travaillé quatre ans à la sienne<sup>21</sup>.

Il est donc possible de dire que l’écriture réflexive des cahiers, ou du moins une large part, répond à la nécessaire recherche de la « com-préhension ». Non pas sémantique, nous l’avons vu dans ses commentaires, cet aspect n’impressionne guère le traducteur qui en fait pratiquement abstraction. Cette phase de réflexion est l’étape nécessaire à l’invention du discours du traducteur, qui va puiser dans son bagage cognitif (son horizon) pour aller rechercher le sens absent du discours joycien (fig. 6). Il y a là un « dépassement du sens » qui annonce « l’autre traduction, qui se dissimule dans toute traduction<sup>22</sup> ».

20. Voir note 5.

21. « J’ai établi une limite de temps pour cette traduction, je ne suis pas un « joycien », un spécialiste de Joyce, je suis contre la spécialité, je suis un *dé-spécialiste* », déclare Donaldo Schüler.

22. Antoine Berman. *La Traduction et la lettre ou L’auberge du lointain*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 21.

## La position langagière

Voilà un autre aspect fondamental, défini par Antoine Berman, directement lié à la position traductive. Elle caractérise le traducteur dans son rapport aux langues et à sa langue maternelle, son *être-en-langues* singulier dans la signifiante de son écrit. Le traducteur Donald Schüller est un amoureux des langues, il en maîtrise plusieurs<sup>23</sup>, à commencer par le grec, langue qu'il enseigna longtemps, et à laquelle il recourt souvent dans son processus de traduction. Mais s'y ajoutent également le français, l'italien, l'allemand, l'espagnol, l'hébreu et bien sûr l'anglais. C'est donc à partir de ce substrat multilingue que se construit sa parole et que s'énonce son discours. À cet *être-en-langues* me semble directement liée l'émergence d'une troisième langue<sup>24</sup> « sans laquelle l'acte de traduire ne pourrait avoir lieu ». Les cahiers montrent que cette troisième langue se révèle multiple, nous le verrons plus loin. Donald Schüller maîtrise la langue maternelle de Joyce ainsi que les langues connues de Joyce, tant linguistiquement que culturellement. C'est-à-dire qu'il en connaît l'implicite et peut alors anticiper sur ce qui est dit au-delà du mot, essayer de capter, de sentir le sens absent. C'est surtout à ces moments réflexifs et créateurs que s'effectue le passage par d'autres langues. Dans les cahiers de commentaires se trouvent, mêlées aux réflexions, les illustrations de la position traductive, langagière, l'horizon et le projet du traducteur. C'est cette sorte de théorisation qui occupera d'ailleurs dans les cinq volumes publiés l'espace paratextuel de l'introduction et des notes du traducteur.

Dans un cahier, un exemple de commentaire permet de comprendre dans quel horizon littéraire se situe Donald Schüller, c'est-à-dire d'entrevoir quelques-unes de ses « lectures collatérales », faites dans la langue originale, et qui sous-tendent le processus de réflexion : « Joyce opte pour le roman parce que la méthodologie scientifique ou ecclésiastique ne le satisfait pas et provoque la crise du roman. C'est que le roman, lorsqu'il aspira à la condition de genre sérieux s'est senti attiré par la rigueur de la science (Balzac, Zola). Cela avait des limites et a peu duré : Stendhal, Flaubert, Dostoïevski, Machado de Assis. Joyce replace le roman dans ses origines sans élider l'imprégnation scientifique, mais sans privilégier les rigueurs de la science [...]. » Cette analyse du reposi-

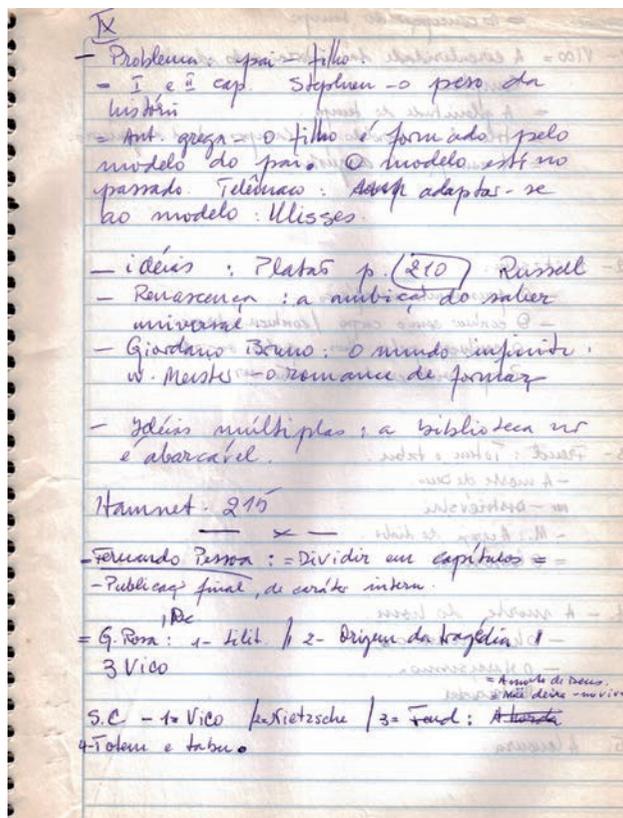


Fig. 6 : Dans ce premier cahier, la lecture ne donne pas lieu immédiatement à une textualisation. Sont notées les idées fortes qui appellent un développement postérieur nécessitant de consulter une bibliographie. À partir de là, il est possible d'identifier une partie de ce grand projet de traduction, qui passe par l'élaboration d'un texte parallèle, un étayage externe, qui sera publié dans les Notes de lecture. En effet, Schüller étant fort réticent aux notes de bas de page, qui dans un texte aussi dense que *Finnegans Wake* pourraient porter préjudice au mouvement de translation entre le texte en anglais et le texte en français, opte pour un texte parallèle en fin de volume (Cahier 1, 2, 3, 4).  
© coll. particulière

tionnement du roman joycien va dans le même sens que la position langagière du traducteur qui à son tour va subvertir la norme langagière. Ainsi, d'une certaine façon, il

23. « Les langues que Joyce connaissait m'étaient familières, j'ai alors pu entrer dans son processus de superposition de ces langues », dit Donald Schüller dans l'un de nos entretiens.

24. Historiquement conceptualisée par Berman dans *La Traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*, op. cit., p. 113.

est devenu nécessaire de réapprendre à lire et il faudrait désormais « réapprendre à lire pour traduire ».

Un peu plus loin, Donaldo Schüler expose son choix : « Face à la malédiction, ou nous nous contentons du petit univers dans lequel nous sommes confinés, perdant ce qui se passe au-delà de nos horizons, ou nous prenons la douloureuse voie du retour et sommes vaincus par l'immensité effervescente de ce qui n'est pas nôtre. » Il choisit donc, comme Joyce, la voie de la révolte, voie du retour à la fusion des langues, et par là des textes. Une fusion vitale pour affirmer son identité bien que, comme le laisse entendre son commentaire, d'avance perdue. La lutte n'est cependant pas inutile car Donaldo Schüler inscrit alors le traduire dans l'écrire, d'où il fut expulsé lorsque Dieu *embabela*<sup>25</sup> la langue Une. L'« écrivain-qui-traduit » use ainsi du traduire-écrire, l'instrument de la *transcréation*, dans une tâche qui, elle, est humaine.

Après ce cheminement, il apparaît maintenant possible d'ébaucher l'horizon dans lequel se fondent la position traductive et le projet de traduction de Donaldo Schüler.

### L'horizon du traducteur

Il est constitué par « l'ensemble des paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui "déterminent" le sentir, l'agir et le penser du traducteur<sup>26</sup> ». Plus vaste sera le bagage cognitif du traducteur, plus libre sera sa création, sa marge de manœuvre, sa *négociation*, selon le mot de Umberto Eco.

« L'horizon d'une traduction est la perspective à partir de laquelle le traducteur perçoit et reçoit le texte à traduire et la tâche de le traduire<sup>27</sup>. » Il se dessine donc dans un acte déterminé incluant « l'explicitation de cet horizon », généralement de façon non perceptible par le traducteur, c'est-à-dire non intentionnelle. Ainsi, il ne s'agit pas de théorisation mais de « pensée-de-la-traduction » dans ce « langage de la vérité » – celui des cahiers ? – que la traduction porte en elle, selon Benjamin qui, dans *La Tâche du traducteur*, la situe « à mi-chemin de la création littéraire et de la théorie ». C'est ce que le contenu des cahiers va illustrer de manière exemplaire.

Dans l'un des cahiers, seules cinq pages sont utilisées. La première commence par une liste de fragments

de phrases, en portugais, suivie de mots, toujours en portugais, accompagnés d'une définition. Ce sont des mots archaïques, inusités, ou des régionalismes. Voilà qui atteste qu'une des premières étapes, sinon la première, du travail de recherche a porté sur l'organisation des outils lexicaux, probablement dans le but de se constituer un vivier de mots singuliers, totalement absents du quotidien. D'entrée de jeu, il est possible d'entrevoir le projet qui se dessine, de rester dans le rythme joycien. Pour cela, Donaldo Schüler puise dans son bagage littéraire, son lexique mental, pour construire ses outils. Une partie de son horizon littéraire montre que la recherche a été faite, entre autres, dans le livre *Grande Sertão: Veredas*, de João Guimarães Rosa. En effet, des syntagmes comme : *Não glosa, desfalem, fantasiação, prazido, desficam* (fig. 7), sont des créations rosien. Par exemple, à partir du mot *desficam*, le traducteur engrange une technique de manipulation lexicale<sup>28</sup>, pour traduire *unquiring* qui, en anglais, est *inquiring*. L'introduction du « u » inverse le sens d'investigation et le préfixe « un » n'est pas anglais. Suivant les processus rosien et joycien, Schüler crée *desvestiga*, qui n'est pas portugais mais que le lecteur lusophone pourra non seulement reconnaître mais comprendre<sup>29</sup>. Voilà l'hospitalité langagière qui, dans une reconnaissance décalée, recrée l'étrangeté qui porte la présence de l'autre. Elle atteste la position traductive de Donaldo Schüler qui « oblige » la langue d'arrivée à héberger du signifiant non normé et devient ainsi *transcréateur*, dans et de sa langue, quand il en modifie son système propre.

C'est donc par le passage dans l'univers de la création linguistique d'auteurs qu'il affectionne que le traducteur fortifie sa position langagière, qui sera donc une position hors la norme, tout en création et manipulations lexicales.

25. À partir de la traduction de « embabeler », Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Paris, Verdier, 1999, p. 446.

26. Antoine Berman, *Pour une critique des traductions: John Donne*, *op. cit.*, p. 79.

27. Antoine Berman, *Jacques Amyot, traducteur français*, Paris, Belin, 2012, p. 48.

28. « Partant du principe que personne n'invente rien, j'utilise les ressources qui existent chez les grands écrivains », dit Donaldo Schüler.

29. Il est passionnant de comprendre, dans le livre déjà cité de Stanislas Dehaene, comment se déroule ce phénomène de compréhension sémantique à la lecture de mots non connus ou de néologismes.

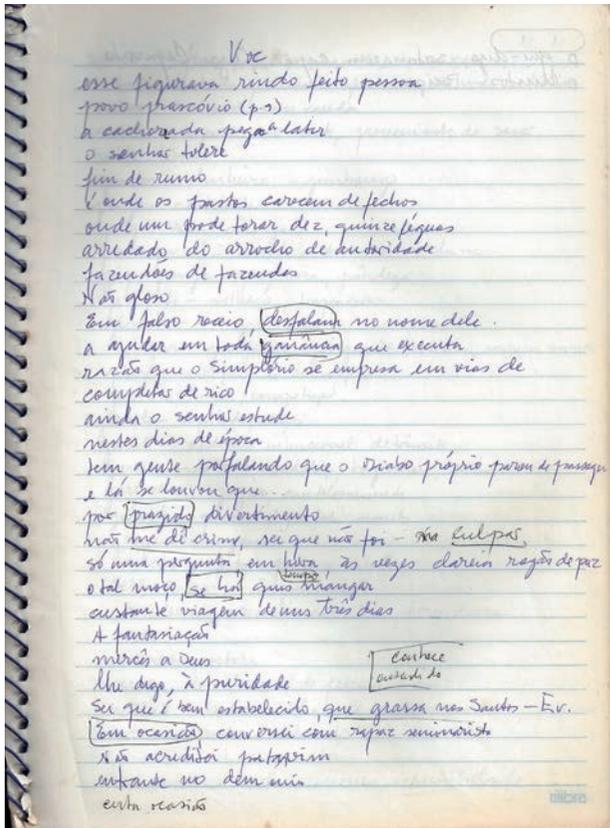


Fig. 7 : Liste de mots et de phrases extraites d'œuvres d'auteurs que Donaldto Schüler connaît et apprécie et qu'il utilisera pendant le processus de traduction (Cahier non numéroté)  
© coll. particulière

Son projet langagier est donc de rester dans le même espace d'invention, de poétique et de rythmique joyciens, par une *transcréation* s'appuyant sur un plurilinguisme exprimé dans et par la langue traduisante, c'est-à-dire en portugais du Brésil. C'est là un exemple, car nombreux sont les emprunts à divers auteurs se jouant de la norme langagière. À commencer par le titre *Finnicius Revém*, élaboré par le premier *transcréateur* de l'œuvre, Haroldo de Campos et conservé par Donaldto Schüler. Cette reprise du titre inscrit ce travail *re-transcréateur* dans l'horizon traductif de la première traduction de *Finnegans Wake* en portugais. Par ailleurs, c'est à ce maître que Donaldto Schüler dédie l'intégralité de son travail, comme pour venir compléter la tâche fragmentaire que le poète Haroldo avait initiée avec son

frère Augusto<sup>30</sup>. Mais cet horizon n'est pas univoque, il englobe le travail d'écrivains qui subvertissent le système linguistique portugais et appartiennent à divers mouvements littéraires. Le concrétisme pour les frères Campos, le postmodernisme pour Guimarães Rosa, en ce qui concerne les auteurs déjà cités. D'autres références composent cet horizon, mais les énumérer toutes s'inscrit dans le cadre d'une autre recherche. Toutefois, je voudrais encore mentionner Mário de Andrade, l'un des fondateurs du modernisme brésilien, dont l'œuvre *Macunaíma* a constitué une autre source langagière fondamentale, car elle est écrite dans une langue qui mêle différents parlars.

### La troisième langue, une langue plurielle

Dans son livre *La Traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*, Antoine Berman affirme que la traduction n'est pas uniquement un « face-à-face » entre deux langues mais que, pour fonctionner, ce face-à-face a besoin d'une troisième langue. Au Moyen Âge, la traduction<sup>31</sup> passait toujours par une langue tierce qui longtemps fut le latin, langue dans laquelle étaient écrits les *auctoritates*, elle pouvait « tout » exprimer alors que la langue maternelle, le français de l'époque, ne savait que balbutier. Dans le texte joycien, un procédé exaspéré de superposition de langues transforme la langue de départ, lui conférant en quelque sorte l'aspect des *auctoritates* du temps jadis.

Le traducteur moderne, Donaldto Schüler en l'occurrence, se trouve, en quelque sorte, dans une situation semblable à celle du *translateur* médiéval : il est face à un texte qui, s'il ne concerne pas le savoir mais le littéraire, se donne à lire dans une langue à caractère *unique*. Ce qui requiert une tâche prototypique, dans une langue inédite, pour celui qui a la charge de traduire. S'impose alors la nécessaire invention de formes nouvelles qui viendront enrichir la

30. Augusto e Haroldo de Campos, *Panorama do Finnegans Wake*, São Paulo, Perspectiva, 2001. Livre dans lequel les frères Campos ont traduit des fragments de *Finnegans Wake*.

31. Le mot est ici anachronique. Je renvoie à la lecture de la dernière publication posthume d'A. Berman, dont le texte a été établi par Isabelle Berman et Valentina Sommella : *Jacques Amyot, traducteur français*, dans lequel est retracée l'histoire de la traduction en France.

langue traduisante. Si la tâche du traducteur médiéval fut parfois de « réagencer<sup>32</sup> » le texte traduit afin d'en faciliter l'accès, et de le commenter au moyen d'étayages internes et externes<sup>33</sup>, la tâche moderne de Donaldo Schüler n'est plus de réagencer mais de *transcrire*, car nous sommes dans le champ littéraire et non plus du savoir. Par ailleurs, l'action de commenter, dont les traces sont visibles dans les sept cahiers de travail, vient se constituer en cet étayage externe qui accompagnait les traductions médiévales. Rôle ici tenu par la publication de certains passages de cet étayage externe qui complètent donc la traduction dans ce qu'Antoine Berman nomme *ajout*. Ces ajouts, dans les cahiers, sont d'abord génétiques et autographes, mais déjà spatialement para-avant-textuels compte tenu du fait qu'ils occupent soit des cahiers spécifiques, ceux des commentaires, soit les pages réservées aux annotations. Dans tous les cas, ils illustrent la réflexion qui naît directement de l'expérience, c'est-à-dire du processus traductif spécifique que déclenche la traduction du texte joycien. Le passage à la publication les transforme en ajouts allographes dont la fonction est de compléter le texte autre. Comme nous l'avons vu, placés en début de volume, ils forment l'« Introduction » et, en fin de volume, les « Notes de lecture ».

De nos jours, cette langue tierce me semble être celle d'auteurs comme Joyce, ou encore celle de l'écrivain brésilien déjà cité, João Guimarães Rosa. Joyce écrit dans une plurilingue agglomérant quelque soixante idiomes et des néologismes. Le traducteur moderne, Donaldo Schüler, qui *transcrit* le texte, se doit de mettre ses pas dans ceux multilingues de Joyce. Et ce cheminement du traducteur laisse, dans ses commentaires, voire ses gloses, des traces de passages plurilingues et pluriformes, vrais *détours* de Babel.

Un exemple : sur une page de notes, le traducteur analysant le mot *stentorian* abandonne l'utilisation du seul portugais pour décliner, en grec, une liste de dérivés accompagnés d'analyses et de commentaires qu'il rédige en anglais et en portugais. Ce passage par l'écriture grecque, et donc par un autre alphabet, permet l'accès à l'origine du mot dans une visualisation sans intermédiaire (fig. 8). Là est obtenue une première information clé qui fournit un point de départ au traducteur en quête de compréhension (que fait le texte et comment le fait-il ?). Il entrevoit ainsi quels sont les supports (les mots) étymologiquement pos-

sibles mais qui n'existent pas dans la langue portugaise. Il est probable que Joyce soit passé par ce même point de départ à un moment de son processus créateur<sup>34</sup>.

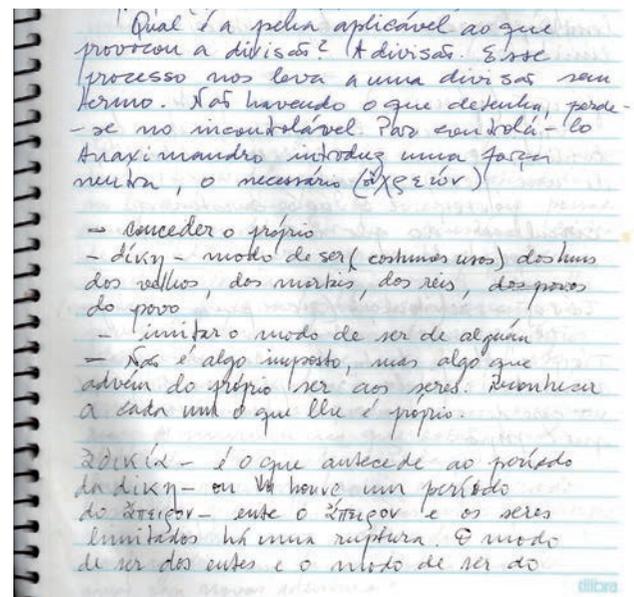


Fig. 8 : Un exemple de l'incursion de l'écriture en grec pendant le processus de traduction. Je rappelle que Donaldo Schüler a enseigné la langue et la littérature grecques et a traduit en portugais de grands auteurs grecs. C'est donc une langue dont il a une grande maîtrise et dans laquelle il puise (Cahier 15).

32. Terme emprunté à Berman dans *Jacques Amyot, traducteur français*, op. cit., p. 57, 59. Les réagencements des textes visaient à en améliorer l'accès et la compréhension.

33. *Ibid.*, p. 57 à 67.

34. Donaldo Schüler m'a dit avoir consulté des manuscrits de *Finnegans Wake*, dans lesquels il a pu identifier ce qu'il appelle « un processus de re-signification par abondance baroque », dont il est devenu dépendant et dont la clé est dans la récupération de l'origine, de la première couche signifiante. Cette « dépendance » me semble illustrer ce que Berman appelle « mimique génétique » (voir plus haut). Une autre information que Donaldo Schüler a trouvée en consultant les manuscrits de Joyce est la suivante : « Il [Joyce] a des cahiers dans lesquels il note aussi des termes en portugais, dès la première page [du roman] il y a du portugais, il est écrit *trovar*, dans le premier tonnerre il y a *trovar*. C'est très important parce que la *trova* c'est le mot écrit. Il ne dit pas *trovão* il dit *trovar* » (*Trova* : composition poétique ; *trovar* : composer des vers ; *trovão* : tonnerre). Je reproduis le « premier tonnerre » que mentionne Donaldo Schüler, à la première page de *Finnegans Wake* en soulignant *trovar* : [The fall (bababadalgharaghtakamminarronnkonnbronnntonnerronnntuonnthunntrovarhounawnskawntooohooordenenthurnuk !)].

Dans un cahier, sur la page de droite réservée aux notes, c'est par l'hébreu que passe maintenant Donaldo Schüler, toujours en quête d'origine – sinon d'un mot, du moins, peut-être, d'un mouvement de la pensée qui sous-tendrait l'écriture (fig. 9). Ici, le support visuel est le mot hébreu *sefer* (livre), d'abord translittéré puis suivi des lettres hébraïques  $\text{ספר}$ , accompagnées des commentaires : « – *writing* – l'art d'écrire et de lire – tout l'écrit : écriture (dé voile), dénonce, lettre de divorce, lettre. Signifie H. livre : le livre de la loi, un des livres de la Bible – le livre de la vie ». Ce passage par l'hébreu n'est pas un détour visant le linguistique mais le culturel, l'historique du peuple du livre. Il concerne également le mouvement de l'écriture hébraïque. Dans cette nécessité d'écrire le mot hébreu, comme plus haut les mots grecs, se matérialise le mouvement de *translation* qui peut venir confirmer ce besoin de visualisation d'une écriture autre afin de s'y appuyer pour formuler une pensée et énoncer un discours sur l'écriture. Un discours qui fait irruption alors que le traducteur est dans un processus d'écriture de notes lexicales. Il sous-tend également son analyse du texte source à la recherche de la compréhension et du commentaire. L'écriture est presque télégraphique et la suite de mots, qui ne semblent pas faire sens ensemble, évoque diverses parties du roman-fleuve. Comme si la pensée de Donaldo Schüler ne pouvait qu'englober tout le texte en même temps et en plusieurs langues, ce qui illustre sa quête du « com-prendre », du saisir ensemble, déjà évoqué.

Par ailleurs, en reprenant ce que dit Antoine Berman sur la lecture comme prétraduction<sup>35</sup>, qui ne peut être un face-à-face entre le texte et le traducteur, et qui implique que le traducteur doit puiser à d'autres sources, faire d'autres lectures, il me semble que les incursions dans d'autres langues viennent également illustrer le registre des « lectures collatérales » de Donaldo Schüler. Ainsi, dans le registre du traduire, le concept de lecture éclate, il ne s'agit pas seulement de lire d'autres textes, mais de « lire aux éclats<sup>36</sup> », en d'autres langues et dans tous les sens. Ces lectures éclatées sont des *étayages externes* de l'acte traductif, qui s'inscrivent dans l'horizon du traducteur comme un reflet du projet de traduction et de la position traductive. Solidaires de ces appendices sont les fragments de texte barrés au crayon, signalés plus haut.

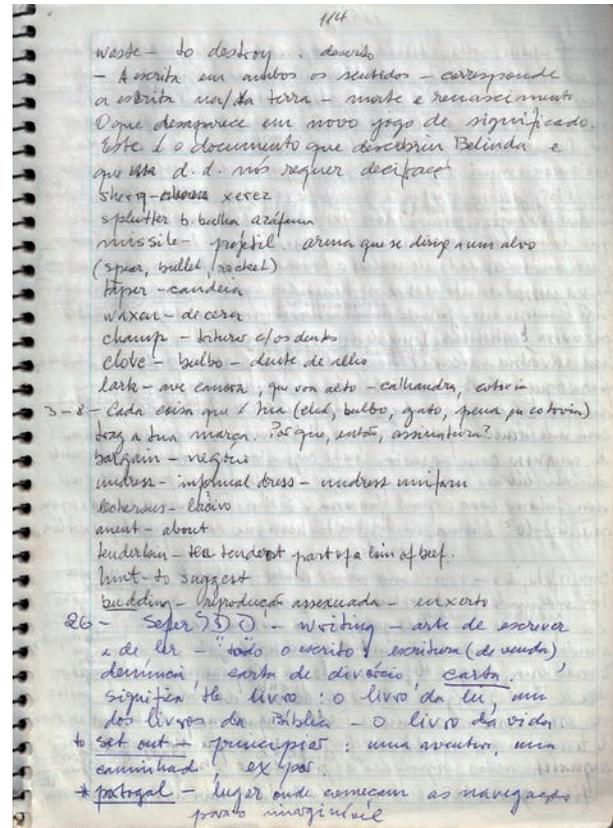


Fig. 9 : Je n'ai trouvé qu'une occurrence d'écriture hébraïque. Cependant, nombreux sont les commentaires et les réflexions sur l'histoire du peuple juif, le Talmud, les mois du calendrier juif, par exemple (Cahier 11).

© coll. particulière

De nos jours, les traductions ne se font que rarement à partir d'une langue tierce. Le concept d'Antoine Berman pourrait alors être redéfini pour caractériser cette langue si spéciale qu'est la langue traduisante. Une troisième langue qui vient également nourrir le projet de traduction, car c'est elle qui donne sa *forme* au texte d'arrivée. Elle sous-tend le discours traduit, héberge et crée dans le non-normé de la langue traduisante ; fait perdurer, dans la *transcréation*, l'intime étrangeté de toute langue. De la même façon que

35. Dans *Pour une critique des traductions* : John Donne, *op. cit.*, p. 68.

36. Marc-Alain Ouaknin, *Lire aux éclats*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Essai », 1984.

les lectures antérieures se mobilisent à chaque nouvelle lecture, à chaque nouvelle traduction se mobilisent toutes les langues connues du traducteur dans une sorte de fusion qui *embabelle*, selon le mot de Henri Meschonnic, et devient source de cette troisième langue. Chaque traducteur ayant sa singularité possède sa troisième langue, et elle se recrée à chaque traduction. Comme le dit l'écrivain et traducteur portugais João Barrento : « Dans le texte traduit, il y a manifestation d'un troisième degré de langage, non celui du texte autre, non celui d'un texte propre toujours

possible, mais une construction discursive qui participe de l'un et de l'autre, tout en étant autre chose<sup>37</sup>. »

La troisième langue n'est un idiome ni nouveau, ni unique. C'est la façon singulière que possède tout traducteur de recréer (*transcréer*) son discours propre dans une forme nouvelle.

---

37. João Barrento, *O poço de Babel*, Lisboa, Relógio d'Água Editores, 2002, p. 106.

**MARIE-HÉLÈNE PARET PASSOS** est professeur à la Pontificia Universidade Católica do Rio Grande do Sul (PUCRS), à Porto Alegre. Docteur en littérature brésilienne, elle est chargée, dans le cadre du projet *Linguagem, Documentação e Memória: preservação da memória cultural* (DELFO/PUCRS), du classement du fonds de l'écrivain brésilien Moacyr Scliar et de recherches sur l'interdisciplinarité entre la critique génétique et la traduction littéraire.

mariehpp@gmail.com

## Résumés

### De *Finnegans Wake* à *Finnicius Revém*. Approche génétique des cahiers de travail d'un traducteur

Les cahiers de travail de Donaldo Schüler, professeur, écrivain et traducteur brésilien qui a traduit en intégralité le roman de James Joyce, *Finnegans Wake*, sont ici l'objet d'une étude visant à établir une continuité entre les concepts définis par Antoine Berman dans ses écrits et les traces laissées par Donaldo Schüler durant son processus de traduction. En d'autres termes, il s'agit de chercher à rapprocher deux aspects souvent mis en opposition lorsque le sujet concerne les études sur la traduction : la théorie et la pratique. Échappant à cette terminologie, Antoine Berman choisit de parler d'expérience et de réflexion. C'est donc les traces de l'expérience traductive de Donaldo Schüler, et de sa réflexion sur cette expérience, qu'il s'agit de rechercher dans ces documents génétiques.

Donaldo Schüler is a Brazilian writer and translator of James Joyce's novel *Finnegans Wake*. We will study Schüler's notebooks so as to establish a connection between the concepts defined by Antoine Berman in his writings and the traces left by Donaldo Schüler in his translation processes. In other words, we will try to bring together two aspects often contrasted in translation studies: theory and practice. We will search the genetic documents for the traces of Donaldo Schüler's translating experience and his thoughts about this experience.

Untersuchungsgegenstand dieses Artikels sind die Arbeitshefte von Donaldo Schüler, brasilianischer Professor, Schriftsteller und Übersetzer, der den gesamten Roman *Finnegans Wake* von James Joyce übersetzt hat. Ziel ist es, eine Kontinuität herzustellen zwischen den von Antoine Berman in seinen Texten definierten Konzepten und den Spuren, die Donaldo Schüler im Verlauf seines Übersetzungsprozesses zurückgelassen hat. Mit anderen Worten, es geht um den Versuch, zwei in der Übersetzungswissenschaft häufig entgegengesetzte Aspekte miteinander in Verbindung zu bringen: Theorie und Praxis. Antoine Berman vermeidet diese Terminologie und zieht es stattdessen vor, von Erfahrung und Reflektion zu sprechen. Es sind also die Spuren der Übersetzungserfahrung von Donaldo Schüler und seine Reflektion darüber, die in diesen genetischen Dokumenten untersucht werden sollen.

Los cuadernos de trabajo de Donaldo Schüler -profesor, escritor y traductor brasileño, que tradujo en su totalidad la novela de James Joyce, *Finnegans Wake*- constituyen aquí el objeto de un estudio que busca establecer una continuidad entre los conceptos definidos por Antoine Berman en sus escritos y las huellas dejadas por Donaldo Schüler durante su proceso de traducción. En otros términos, se trata de intentar reunir dos aspectos que son a menudo presentados en términos de oposición cuando se trata el tema de la traducción: la teoría y la práctica. Antoine Berman escapa de esta terminología, prefiriendo hablar de experiencia y reflexión. Son entonces las huellas de la experiencia traductiva de Donaldo Schüler y de sus reflexiones sobre esta experiencia las que se rastrean en esos documentos genéticos.

Os cadernos de trabalho de Donaldo Schüler, professor, escritor e tradutor brasileiro que traduziu a totalidade do romance de James Joyce, *Finnegans Wake*, são objeto deste estudo visando a estabelecer uma continuidade entre os conceitos definidos por Antoine Berman em seus textos e os rastros deixados por Donaldo Schüler durante seu processo de tradução. Em outras palavras, trata-se de aproximar dois aspetos muitas vezes opostos quando o tema concerne aos estudos da tradução: a teoria e a prática. Afastando-se dessa terminologia, Antoine Berman escolhe falar de experiência e de reflexão. Então, são os rastros da experiência de Donaldo Schüler, e de sua reflexão sobre essa experiência, que se procuram nesses documentos genéticos.

I materiali di lavoro di Donaldo Schüler, professore, scrittore e traduttore brasiliano, autore della traduzione integrale del romanzo *Finnegans Wake* di James Joyce, sono in questo saggio oggetto di una indagine volta a stabilire una continuità tra le linee definite da Antoine Berman nei suoi scritti e le tracce lasciate da Donaldo Schüler lungo il processo di traduzione. In altri termini, l'intento è quello di conciliare i due aspetti, spesso in conflitto, che investono gli studi sulla traduzione: l'aspetto teorico e l'aspetto pratico. Superando i limiti di questa terminologia, Antoine Berman preferisce parlare di esperienza e di riflessione. Sono così le tracce dell'esperienza di traduzione di Donaldo Schüler, e della sua riflessione su quella stessa esperienza, che si sono volute rintracciare nelle testimonianze genetiche disponibili.